L'avenir de l'éthique ou comment éviter la superficialité multiculturelle

Rouven Porz

J'aimerais commencer en me référant tout d'abord au rapport de conférence du Dr Jean Martin publié à la page 1856 dans la présente édition du BMS. Dans son article, il fait part de ses impressions lors d'une conférence médico-éthique qui s'est tenue cet automne à Venise. Permettez-moi de vous expliquer pourquoi son texte me réjouit tant et ensuite je me baserai sur cette conférence pour mentionner mes craintes personnelles concernant l'avenir de l'éthique.

Le texte du Dr Martin me plaît, car je suis lié à la société qui a organisé ce congrès à Venise. Il s'agit de l'European Association of Centres of Medical Ethics (EACME), un groupement organisé d'instituts européens d'éthique médicale. Quant à moi, je publie la newsletter de l'EACME qui paraît trois fois par an et qui est envoyée aux instituts affiliés. Un particulier ne peut être affilié à l'EACME, seuls des instituts et des sociétés peuvent présenter leur candidature. Pour être admises, ces institutions doivent prouver qu'elles exercent une activité de recherche ou d'enseignement dans le domaine de l'éthique biomédicale [1]. L'EACME observe, discute et reflète l'évolution de l'éthique en Europe, notamment dans le cadre de ses conférences annuelles comme celle qui s'est tenue cette année à Venise.

Le monde globalisé pose bien sûr d'importants défis éthiques comme le montre le titre de la Conférence de Venise de l'EACME intitulée *«Multiculturalism, religions and bioethics»*. J'aimerais transformer ce titre paradigmatique en question provocatrice: comment, dans ce monde globalisé, voulons-nous trouver une voie commune alors que les propositions de solutions et les arguments formulés par les différentes cultures et religions ne sont guère conciliables?

Question difficile et paradoxale sur le plan éthique. D'une part, on a l'impression qu'actuellement le monde entier n'a que le mot éthique à la bouche alors que cette discipline ne semble pas vraiment savoir comment appréhender la question du multiculturalisme. Ce que je veux dire par là: je crains que la nouvelle focalisation sur l'interculturalité et sur la multiculturalité ne plonge la discipline de l'éthique dans une superficialité (involontaire). Cette dernière que l'on constate en partie dans les relations politiques globales donne le sentiment que les sujets brûlants tels que le changement climatique, les armes nucléaires et maintenant aussi les pandémies sont traités de manière superficielle car l'information ne peut pas prétendre répondre aux attentes et aux dimensions profondes des personnes, peuples, mode de vie et cultures concernés. Mais revenons-en à l'éthique. Pour les européens éclairés que nous sommes, il ne fait plus aucun doute aujourd'hui que les cultures différentes disposent aussi de valeurs différentes. Nous comprenons et partageons d'ailleurs certaines d'entre elles. Nous savons également que les différentes valeurs des différentes personnes ont toutes leur propre *valeur* et par conséquent, nous ne pouvons pas vraiment juger quelqu'un *en soi* sur la base de ses valeurs ni même tenter de les modifier. Mais c'est précisément cette tolérance apparente qui peut rapidement se transformer en superficialité, parce que, aujourd'hui, nous ne sommes justement plus obligés de prendre parti pour *nous-mêmes*, nous ne devons plus défendre notre *propre* position: «Si chacun peut rester camper sur ses positions sans rien modifier de ses valeurs, pourquoi réfléchir sur les valeurs des autres? Et pourquoi devrions-nous communiquer nos valeurs aux autres?» Cette question très précise et mûrement réfléchie m'a été posée dernièrement par une jeune étudiante et j'ai déjà cité cet exemple en d'autres situations [2]. Un relativisme interculturel semble s'implanter, et notamment aussi dans le discipline de l'éthique. La question de cette jeune femme touche le noyau de mes préoccupations. On serait presque tenté d'en conclure: «Il n'existerait donc aucune règle universelle!» Et chacun peut faire ce que bon lui semble! Selon moi, l'éthique doit s'émanciper de cette nouvelle superficialité. Certes, il n'existe aucune règle universelle valable pour toutes les sociétés, mais de par ce constat, nous posons un fondement universel: chaque société connaît ses propres règles de vie en communauté, mais *chaque* société a la valeur de vouloir *réguler* sa propre communauté. C'est ici que nous devons entrer en matière avec éthique, c'est le genre de dimension profonde dont nous avons besoin si nous souhaitons une discipline de l'éthique apte à affronter l'avenir et non un simple adage politiquement correct *(political correctness)* mal interprété et dissimulant trop facilement de simples superficialités sous le nom de tolérance. Je vous en dévoilerai volontiers davantage en septembre prochain lors de la prochaine conférence de l'EACME qui se tiendra à Oslo, en Norvège.

Rouven Porz

1 Si le sujet vous intéresse, rendez-vous sur le site de l'EACME: www.eacmeweb.com

2 Porz R. Auf dem Weg zu einer aufgeklärten angewandten Ethik. In: Bioethica Forum. 2009; Vol. 2. No. 2: 48.

* Rouven Porz, Dr phil., biol. dipl., est responsable du service Ethique de l'Hôpital de l'Ile à Berne, chercheur invité à l'Institut für Biomedizinische Ethik de Zürich et membre de la rédaction Ethique du BMS.